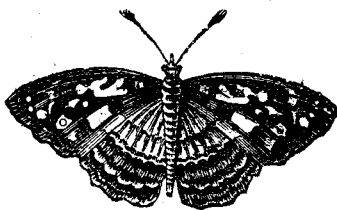


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

## NUITS PARISIENNES.

CHAPITRE VII.

*Suicide fashionable.*

(Suite et fin.)

Le lendemain Raoul tint parole, il se grisa avant midi. A six heures du soir il s'acheva au café de Paris, et dans la soirée son état continua à s'améliorer.

Du plus loin qu'il nous vit : je lui ai parlé!

— A qui?

— A la belle Tyrolienne, parbleu! Je dois la retrouver à minuit; en attendant venez avec moi j'ai fait frapper du Soterne.

A minuit moins un quart nous le conduisîmes à son poste, il n'était pas très-solide sur ses jambes.

— Marie! Marie! et il l'arrêta avec violence car elle fuyait encore, mais cette fois c'était de frayeur.

— Laissez-moi!

— Non, de par tous les diables, non! et à l'aide de son domestique, qui l'attendait au coin de la rue du Montblanc, il l'entraîna évanouie dans son coupé.

La voiture partit avec rapidité; notre séducteur se laissa aller lourdement sur un coussin et s'y endormit profondément, sans avoir même eu le temps de contempler sa captive.

Arrivés à l'hôtel on les porta tous deux, lui endormi, elle encore évanouie.

Puis on les laissa.

Quand Marie revint à elle, elle se trouva dans un

appartement qu'elle ne connaissait pas, et à côté de Raoul toujours endormi. Toute la nuit elle le veilla, et certes c'était là une rude tâche. Etre témoin, elle qui l'idolâtrait, de ses cruelles souffrances, premiers symptômes de la maladie qui le rongait! Entendre s'échapper à grand peine de sa poitrine une respiration aussi sourde, aussi creuse que le râle d'un mourant! Par moment, le voir se dresser sur sa couche, comme pour repousser le poids affreux qui l'étouffait, et retomber anéanti! Et si ce n'était pas assez de tous ces présages de mort, pour dernières tortures surprendre sur ses lèvres un nom de femme péniblement articulé! Quelle nuit, grands dieux!

Et cela dura jusqu'au jour.

En s'éveillant Raoul parut tout étonné de la voir auprès de lui; la journée de la veille était comme un rêve confus dont il avait perdu le souvenir.

— Qui vous a amené ici?

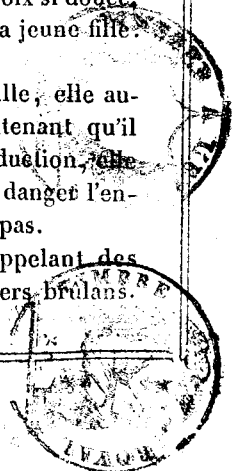
— Votre violence.

— Pardon, Marie, pardon! La raison commençait à lui revenir; avec elle il reprenait cette voix si douce, cet œil si caressant, qui avaient séduit la jeune fille.

Et il l'attirait vers lui.

A Raoul dur et emporté comme la veille, elle aurait résisté la faible enfant; mais maintenant qu'il l'entourait de tous les prestiges de la séduction, elle s'y laissait aller confiante, ingénue. Le danger l'enveloppait qu'elle ne le prévoyait même pas.

Ah! oui, bien faible enfant! Car en l'appelant des plus doux noms il lui donnait des baisers brûlants.



Dans ce moment il était de bonne foi, il était tout à elle; comme elle à lui, et ne pouvant lui promettre l'avenir dont une autre avait disposé, il l'entraînait dans sa ruine sans avoir le courage de la sauver.

Le lendemain nous ne revîmes ni Marie, ni Raoul. Celle qui s'était livrée à lui avec tant d'abandon il crut d'abord l'aimer. In-sensé! il s'abusait lui-même. Cet amour vivace et de fou qui de deux ames n'en font qu'une, cet amour qu'elle lui demandait en échange du sien, il n'en était plus capable. Une malheureuse passion l'avait éteint en lui; il ne pouvait en retrouver qu'une étincelle.

Trois jours à peine écoulés et il en était revenu à ses premiers projets. Un seul regard avait rouvert ses blessures, il avait vu au bois celle dont dépendait sa destinée, il l'avait vue sourire avec son mari en le regardant. C'en était fait de Marie, elle n'avait elle que son amour; l'autre avait son luxe, son titre de femme mariée, et ses dédains pour Raoul.

N'est-ce pas qu'il n'y avait pas à balancer.

Cette passion étouffée un moment sous les baisers de Marie revint donc plus violente, et avec elle des idées folles et fantasques de vengeance. Il fallait aller la braver, cette femme orgueilleuse, jusque dans ses promenades, afficher devant elle un insolent libertinage pour s'étourdir et s'achever.

Plus de Marie, plus d'amour banal. En finir enfin avec la vie et son suicide!

Fidèle à son plan, toutes les semaines il changea de maîtresse. L'Opéra en raffolait. Quel homme comme il faut, disaient les danseuses! Comme il fait bien les choses?

— J'en suis, nous dit-il un soir, presque à la fin du corps de ballet et j'ai encore deux cents mille francs. Du reste je vais très-bien, je crache le sang tous les matins, et mon médecin me donne jusqu'à l'automne.

— Et Marie, Marie, qu'en fais-tu?

— C'est une bonne fille, un peu pleureuse: je lui ai fermé ma porte et envoyé de l'argent. Elle l'a refusé, je ne l'ai pas revue.

(Chaque jour elle l'épiait, et le voyant sortir pâle et les yeux éteints, elle se retirait la mort dans l'âme.)

— Allons, paresseux, venez au café Anglais. Je tousse un peu ce soir, c'est bon signe. Demain, ne l'oubliez pas, vous dînez avec moi à Auteuil; je vous présenterai la nouvelle débutante, plus jolie d'honneur que Duvernay, et mon nouveau cheval, pur sang, messieurs!

C'était un bel animal que le cheval de Raoul. De la porte cochère son groom criait gare à tue-tête, car Mazeppa était un peu vif en sortant. L'Opéra l'aimait presque autant que son maître.

Ce jour là on l'avait empanaché de roses et un harnais brillant étincellait sur lui.

— Gare, cria le groom, gare donc!

Un cri affreux retentit dans la rue. La tête d'une femme était broyée sous la roue... C'était Marie!

Le médecin de Raoul lui avait donné jusqu'à l'automne, il fut plus heureux: il mourut cinq jours après dans une orgie aux Vendanges de Bourgogne.

Le corps de ballet entier, dit-on, a pris le deuil.

ERNEST et SCIPION (*Société anonyme.*)

### Ma Maîtresse et ma Bibliothèque.

J'avais une maîtresse et une bibliothèque.

Ma maîtresse était mon bonheur, ma religion, ma vie. Elle n'avait qu'un défaut: c'était sa haine pour tout ce qui était livre ou manuscrit. Comme à La-bruyère, la vue d'un livre lui donnait des spasmes.

Et ma bibliothèque, héritage de mes ancêtres venu à moi de père en fils, était remplie de livres précieux; les in-folio, les in-quarto, les in-seize de 1470 à 1635, s'y pressaient sous des reliures et des dorures qui témoignaient de leur antiquité; c'étaient toutes les éditions choisies d'Elzevier, de Janson, de Bonyn et de Pasquier Bonhomme.

Elle avait de quoi se trouver mal depuis le matin jusqu'au soir.

Je me souviens que de préférence elle tombait en syncopes à l'aspect de mon Martial, avec son commentaire *Variorum*, et de mon Juvénal non rogné. Un instinct secret lui disait sans doute que ces deux auteurs avaient souvent mal parlé de son sexe, et elle s'obstinait à vouloir les proscrire de ma bibliothèque. En revanche, je retrouvais sur ma table à chaque heure de la journée le *de Amicitia* de Cicéron et *l'Art d'aimer* de Gentil-Bernard.

Elle avait bien mauvais goût, ma maîtresse, car je ne sais rien de plus fade que ce Gentil-Bernard. Quel Céladon glacial! Le bavardage de *l'Amadis des Gaules* est mille fois plus supportable.

Un jour que j'étais sérieusement occupé à gratter une virgule de mon Virgile de Pannartz, elle imagina cette espièglerie pour me distraire. Elle s'approcha de moi sans que je la visse, et couvrit la page 27 de mon Virgile d'une énorme tache d'encre.

C'était de l'encre indélébile.

Je restai pétrifié! je n'eus pas la force de me mettre en colère, la sueur me découla du visage, un frisson mortel me courut de la tête aux pieds, le cœur me manqua, je tombai évanoui.

Elle, pendant que je poussais de profonds soupirs, faisait mille contorsions, mille grimaces; elle riait comme une folle.

Quand je revins à moi, une dispute violente s'engagea, je lui reprochai en termes pleins d'amertume

son abominable conduite, elle de son côté me reprocha ma négligence envers elle.

La raison était péremptoire, je me tus. Nous restâmes brouillés pendant huit jours.

Le 17 janvier arriva; c'était le jour de ma fête; il gelait à pierre fendre, nous n'avions pas de bois.

Ce jour-là je restai dehors jusqu'à minuit. Quand je rentrai le soir, un feu clair brillait dans la chambre, et Laurette (c'était le nom de ma maîtresse), m'attendait un livre à la main.

Le feu qui échauffait la chambre me parut une attention délicate de sa part, et le livre qu'elle tenait une flatterie qui devait m'apaiser; et puis il me vint à l'idée qu'elle avait peut-être mis en gage quelques-uns de ses bijoux pour acheter du bois. Cela fit que je courus l'embrasser.

Nous nous pardonnâmes mutuellement.

Au milieu de nos caresses et de nos baisers réciproques, elle me glissa tout bas dans l'oreille que le feu qui nous éclairait était fait d'*Elzevier* et compagnie.

Elle entortilla cette phrase de tant de flatteries ingénues, de tant de grâces naïves, que je m'écriai plein de joie: Tu as bien fait! au diable la science! ne pensons qu'à l'amour! la science est une sottise, a dit M<sup>me</sup> de Sévigné!

Et nous nous rapprochâmes l'un de l'autre en chantant ce refrain de Béranger:

Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Et aujourd'hui je n'ai plus ni maîtresse, ni bibliothèque.

### D'AIME.

Lasse de douleur,  
D'espoir obsédée,  
D'une fraîche idée,  
D'un amour en fleur,  
On dirait qu'une ame  
M'embrassant toujours,  
De ciel et de flamme,  
Me refait des jours!

« Tout s'effeuille au vent! »  
Osent-ils me dire.  
Vie, à te médire  
On se plaît souvent;  
Car je sens qu'une ame,  
M'embrassant toujours,  
De ciel et de flamme  
Me refait des jours.

Dans ton souvenir,  
Toi qui me recèles,  
As-tu pris des ailes  
Devant l'avenir!...  
Car je sens qu'une ame  
M'embrassant toujours,  
De ciel et de flamme  
Me refait des jours.

N'es-tu pas dans l'air,  
Quand l'air me caresse?  
N'es-tu pas l'ivresse  
Qui luit sous l'éclair?  
Car je sens qu'une ame,  
M'embrassant toujours,  
De ciel et de flamme  
Me refait des jours.

Marceline VALMORE.

### PHYSIOLOGIE DU COMMIS VOYAGEUR.

Création de notre société moderne, le voyageur de commerce en est devenu, après le charivari, un des plus bruyans ornemens; car dans quelque position de sa vie cosmopolite que vous le saisissiez, il est toujours lui; c'est-à-dire, parlant, parlant, parlant...

Au départ de la diligence, il se distingue de tous les autres voyageurs par un air d'aplomb et d'entendement: il appelle le conducteur par son nom; il le connaît; il connaît aussi celui du postillon, celui des chevaux, ce dont il ne paraît pas médiocrement fier. Réclamant son *coin*, la feuille à la main, il s'y place, s'enveloppe la tête d'un foulard, joue avec sa grosse pipe d'écume, peigne ses favoris, toise les occupants, crache par la portière, accapare tout le foin sous ses pieds; prend le ton léger et badin, s'il y a de jolies femmes; capable et tranchant, s'il n'y a que des hommes, et les interroge sur leurs affaires, sur leurs goûts, sur leurs plaisirs, ou bien s'établit le *cicerone de la charretée*.

A table, il critique tout, trouve tout mauvais, n'est content de rien. L'hôtel est une gargotte, le cuisinier un fricoteur. Au nord, il vante les plats du midi, au midi ceux du nord. Il porte cependant aux nues Riffnak, Bécher, et autres princes de la cuisine hôtelière, exalte leur habileté saucière, et s'étonne grandement que toutes les tables ne ressemblent pas aux leurs; qu'au moins on pourrait manger.

Que s'il vous prend fantaisie de placer un mot, d'émettre une opinion n'importe sur quoi, ou de vouloir raconter n'importe quoi, je vous plains bien sincèrement. Votre opinion sera émise, votre histoire sera racontée avant que vous ayez eu le temps de vous moucher ou de cracher. Ne vous avisez pas non plus de lâcher le mot théâtre; car aussitôt, il vous enfilera des narrés sur vingt tripots comiques avec lesquels il a couché, déclamé, voyagé; et, avant qu'il se soit suffisamment extasié sur les fausses dents de leurs ingénues et sur les cheveux postiches de leurs grandes coquettes, vous vous serez rompu cent fois les mandicules à force de bâiller.

Heureux, mille fois heureux, s'il se tait sur ses bonnes fortunes; mais non, le bourreau ne vous fera pas même grâce de la plus petite chambrière ou de la

plus obscure grisette! Sur ce chapitre là, il est vraiment intarrissable; commence et recommence toujours et ne finit jamais : esquiviez-vous donc, si vous pouvez, quant à moi, je me sauve.

Suivons-le maintenant chez la pratique. Vous croyez peut-être qu'il va y déployer ses échantillons, et parler d'affaires? erreur. Il commence par faire les doux yeux à la patronne du comptoir, à donner des bons-bons aux enfans et des gimbleties au carlin. Puis, si la dame a le cœur tendre, il lui roucoule des romances ou des morceaux d'opéra; si elle est crédule, il lui fait les cartes; si, curieuse, des tours d'escamoteurs, des scènes de mime, de ventriloque, mange des étoupes qui s'enflamment dans sa bouche; exécute le jeu de verre d'eau, celui de la chandelle éteinte et rallumée sans le secours du feu; quelquefois aussi métamorphosant son chapeau en tambour, il imite à lui seul l'orchestre de l'ours et l'ours lui-même, danse comme ce dernier; pousse comme lui de longs grognemens et à ce commandement qu'il s'adresse : *fate la révérenza!* il ploie ses jambes à la manière des ours et tend sa patte aux dames qui le regardent et l'écoutent....

Voilà bien des talens, dira-t-on : il n'est guère présumable que les voyageurs les possèdent tous. J'en conviens, mais en revanche, on conviendra aussi qu'ils sont le partage du plus grand nombre.

Pour en finir avec la *gent* voyageuse, je dirai que, sous plusieurs rapports, elle ressemble singulièrement aux nombreux bipèdes dont fourmille notre monde civilisé. Elle a cependant des parties saillantes, et qui ne sont qu'à elle; des droits et des privilèges qui sont exclusifs! A la *gent* voyageuse seule, par exemple, le droit de se corseter, de se friser, de se parfumer!

A elle encore, le privilège de souffler de la fumée de tabac dans les narines d'une dame de comptoir! à elle seule, enfin, la privance de s'appuyer de l'étourdissante opinion des grisettes et des modistes, de décider en maître au théâtre, de faire du bruit dans les cafés, et de mettre les modes en évidence, un an après Paris!!

EXPOSITION  
DU TABLEAU DE BOISSY-D'ANGLAS.



Cette page de l'histoire de notre révolution, retracée par l'habile pinceau de M. Court, est exposée tous les jours dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, où le public sera admis à la voir depuis onze heures jusqu'à quatre. Ce tableau, sorti du dernier salon de Paris, se recommande par la dimension et le nombre de ses personnages et l'intérêt du drame qu'il représente. Le nom de M. Court est pour les artistes tout un éloge. Prix d'entrée : un franc.

## L'ATELIER D'UN PEINTRE,

Roman nouveau par M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore.

Madame Desbordes-Valmore est un de ces écrivains auxquels on s'attache à chaque page, parce qu'à chaque page elle ouvre son cœur, et que, ne fût-ce simplement que de cette marque naïve de confiance, on est touché. Il en est qu'on lit pour leurs ouvrages; il en est d'autres qu'on lit pour eux-mêmes; l'auteur de l'Atelier d'un Peintre ne serait pas du nombre des premiers, qu'il serait toujours de celui des seconds.

Les traverses intérieures et extérieures de son existence errante, qu'elle nous a révélées dans ses vagues modulations pleines d'harmonies et de larmes, ont partout rencontré des sympathies de poètes.

L'Atelier d'un Peintre est un croquis gracieux digne de la plume qui a laissé couler *Les Pleurs*; les images en sont si vraies et si naturelles qu'il semble qu'on les a vues et qu'on y revient sans cesse. On sent que l'auteur a habité dans cette vie d'artiste, dont il retrace avec délices les détails; qu'il en a connu toutes les joies et toutes les douleurs, et ces riens charmans qu'il sait dire avec tant de grâce, mystères imperceptibles aux regards du vulgaire, et pourtant remplis de mille attraits.

Comme on s'intéresse à cette bonne Ondine, à cette jeune fille tendre et ingénue qui palpète au milieu de ces brûlantes haleines d'artiste, et renferme en elle tant de sources d'amour! Comment ne pas s'illusionner avec elle, lorsqu'elle se croit la pensée d'Yorick et berce son imagination enfantine des plus douces chimères! Que de vie et de séductions dans ce portrait! Que de paroles dans chacun de ses gestes et dans son silence! seconde Fénélla qui a aussi son muet langage de larmes et de soupirs, qu'on devine et qu'on entend aussi bien que l'autre! Pauvre fille dont le cœur n'a pas été compris, et qui s'éteint avec son erreur comme une rose qui se fane sans avoir été ouverte. C'est aussi l'histoire de bien des jeunes filles.

Oh! si vous n'aimez pas Ondine, si vous ne riez pas et ne pleurez pas avec elle, vous n'avez ni aimé ni souffert. N'est-ce pas la Esmeralda de notre siècle? Qui n'a rêvé cette ravissante créature! Qui ne l'a vue se glisser en songe à travers les fantasques draperies de ses rideaux.

Du reste ne cherchez dans l'Atelier d'un Peintre ni intrigues, ni événemens, ni démons, ni gnômes, ni sorciers, ni bourreau. Vous n'y reconnaissez pas la symétrie d'un plan longuement combiné; les impressions arrivent et se succèdent comme elles ont dû être éprouvées; là des journées froides et pluvieuses; là des matinées rieuses et illuminées par le soleil; là des chansons; là des plaintes! Ce sont des esquisses intérieures éparses dans un petit cadre, des pages suaves et pénétrantes comme il est donné à M<sup>me</sup> Valmore d'en trouver. Elle a constamment su rester femme dans ses ouvrages; elle nous a raconté dans un style intime les émotions et les souffrances de son sexe qu'elle nous fait aimer en elle; c'est que M<sup>me</sup> Valmore écrit avec son âme, chose rare et méritoire dans un temps où la plupart des auteurs trempent leur plume dans l'opium pour l'imprégner de plus vives couleurs.

